



Title	La philosophie de l'amour chez Stendhal : Introduction á la lecture de De l'Amour
Author(s)	Kasuya, Yuichi
Citation	待兼山論叢. 文学篇. 1990, 24, p. 61-74
Version Type	VoR
URL	https://hdl.handle.net/11094/47825
rights	
Note	

The University of Osaka Institutional Knowledge Archive : OUKA

<https://ir.library.osaka-u.ac.jp/>

The University of Osaka

La philosophie de l'amour chez Stendhal

— Introduction à la lecture de *De l'Amour* —

Yuichi KASUYA

«L'amour est démodé dans les milieux intellectuels», disait Roland Barthes, en se plaignant des dépréciations imposées par «les langages théoriques»: «Ou bien ils n'en parlent pas du tout, comme le langage politique, le langage marxiste. Ou bien ils en parlent avec finesse, mais d'une façon dépréciative, comme la psychanalyse¹».

Evidemment, il n'était pas le premier à le déplorer. A l'aube du XIXe siècle, Stendhal, un des plus ardents apologistes de cette passion tendre, se plaignait du déclin de l'amour qui mérite son nom, de l'«amour-passion», en France où florissait par contre l'«amour de vanité».

La raison de cette disgrâce tient, nous semble-t-il, au fait que le sentiment amoureux en tant que tel s'entretient de sa propre logique. Dans la place marginale qu'occupe l'amour dans le langage, il jouit d'une forte indépendance hors de l'empire de l'esprit scientifique au sens moderne. Il a une valeur ferme, autonome: «au fur et à mesure que se déroulait le discours simulé de l'amoureux, ce discours se développait comme affirmation d'une valeur, l'amour comme un ordre de valeurs affirmatives qui tient tête contre toutes les attaques²».

Ne voir que du désir naturel ou de la folie dans les comportements des amants, c'est donc perdre ce que l'amour nous offre de précieux dans le domaine philosophique. L'époque actuelle est un moment propice, surtout chez nous, pour l'étude approfondie de ce sentiment, qui n'est autre que le «thème stendhalien par excellence³». Et ce que Stendhal tentait de faire par la rédaction de *De l'Amour*

était sincèrement «une description exacte et scientifique d'une sorte de folie très rare en France⁴».

Alors, que faut-il voir dans l'amour? Il y aura ceux qui prétendent n'y reconnaître que l'assouvissement du désir, but de l'amour physique. De l'autre côté existe une image épicurienne, statique du bonheur de l'amour: absence de trouble, parfait entendement mutuel du couple, etc. Mais l'amour préconisé par un auteur pour qui «l'amour est la seule passion qui se paye d'une monnaie qu'elle fabrique elle-même⁵», doit attirer nos regards sur son processus même. La fin importe peu, ou plutôt elle n'existe pas.

Et le génie de l'amour stendhalien s'occupe moins des grandes aventures de la passion violente que des plus petites nuances, dans l'allure d'une maîtresse, son regard par exemple, en tant qu'il dérange, ébranle et métamorphose le moi impassible, parce qu'il fait naître le *doute*.

Doute

Dans *De l'Amour*, Stendhal insiste sur l'importance capitale du rôle joué par le doute dans la vie amoureuse. Il constitue, selon l'auteur, l'élément indispensable de l'amour. «Toujours un petit doute à calmer, voilà ce qui fait la soif de tous les instants, voilà ce qui fait la vie de l'amour heureux⁶».

Le sujet amoureux est celui pour qui tout est prétexte à douter, jusqu'à ce qu'il rumine indéfiniment la chose qu'il croit démontrée, comme Salviati, amant malheureux.

«Un grand défaut du caractère de Salviati, écrivait-il en 1817, en cela bien opposé à celui de Napoléon, c'est que, lorsque dans la discussion des intérêts d'une passion, quelque chose vient à être moralement démontré, il ne peut prendre sur lui de partir de cette base comme d'un fait à jamais établi; et malgré lui, et à son grand malheur, le remet sans cesse en discussion⁷».

Il n'est jamais sûr de sa décision, d'où ses hésitations sans fin à entreprendre des avances amoureuses. L'état d'incertitude est ainsi prolongé à l'infini.

Il est à noter que le manque de résolution ne relève pas du caractère inné d'un certain individu. Il apparaît comme une nécessité, conséquence logique de la nature même de l'amour. Il ne faut pas voir donc, dans la remarque suivante, une simple excuse au manque de courage.

[...] il est aisé d'avoir du courage dans l'ambition. La cristallisation qui n'est pas subjuguée par le désir de la chose à obtenir s'emploie à fortifier le courage; en amour, elle est toute au service de l'objet contre lequel on doit avoir du courage⁸.

Seconde cristallisation

Dans l'évolution de l'amour, l'auteur de *De l'Amour* place la naissance du doute juste avant «la seconde cristallisation», dernière étape et noyau même de l'amour. Le doute, c'est l'élément indispensable à cette ligne d'arrivée.

Après la fameuse «première cristallisation», qui est «l'opération de l'esprit, qui tire de tout ce qui se présente la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections⁹», on essaie d'entrer dans une relation plus intime.

[...] l'amant, revenu de son premier étonnement, et s'étant accoutumé à son bonheur, ou guidé par la théorie qui, toujours basé sur les cas les plus fréquents, ne doit s'occuper que des femmes faciles, l'amant, dis-je, demande des assurances plus positives, et veut pousser son bonheur¹⁰.

De quoi l'aimée se défend, par les signes ou par le langage, qui marquent le commencement de l'état de doute.

On lui oppose de l'indifférence, de la froideur ou même de

la colère, s'il montre trop d'assurance ; en France, une nuance d'ironie qui semble dire : «Vous vous croyez plus avancé que vous ne l'êtes».

L'amant arrive à douter du bonheur qu'il se promettait ; il devient sévère sur les raisons d'espérer qu'il a cru voir¹¹.

Et puis commence la seconde cristallisation. Il faut voir le passage dans son intégrité pour saisir la nuance de ce concept.

A chaque quart d'heure de la nuit qui suit la naissance des doutes, après un moment de malheur affreux, l'amant se dit : Oui, elle m'aime ; et la cristallisation se tourne à découvrir de nouveaux charmes ; puis le doute à l'œil hagard s'empare de lui, et l'arrête en sursaut. [...] Au milieu de ces alternatives déchirantes et délicieuses, le pauvre amant sent vivement : Elle me donnerait des plaisirs qu'elle seule au monde peut me donner. [...]

L'amant erre sans cesse entre ces trois idées :

- 1° Elle a toutes les perfections ;
- 2° Elle m'aime ;
- 3° Comment faire pour obtenir d'elle la plus grande preuve d'amour possible ?¹²

On voit bien que la confirmation dont il s'agit dans la seconde cristallisation n'est pas un état comme l'implique la «grammaire» au sens wittgensteinien du mot¹³. C'est un acte volontaire, digne d'un homme de caractère.

Comment, après cette conviction de toutes les minutes, tournées en habitude par plusieurs mois d'amour, pouvoir seulement soutenir la pensée de cesser d'aimer ? Plus un caractère est fort, moins il est sujet à l'inconstance¹⁴.

Moins inconstant, c'est-à-dire, constant dans l'état d'oscillation. Dans la conception stendhalienne de l'amour-passion, on re-

connaît ce que Hans Boll-Johansen appelle «la dialectique des contraires¹⁵». L'amour, comme tout autre sentiment, a besoin d'être ébranlé par des changements, des contrastes, pour survivre, «car l'âme se rassasie de tout ce qui est uniforme, même du bonheur parfait¹⁶».

Mais ce qui nous intéresse, c'est qu'il ne s'agit nullement de la nécessité de changements extérieurs dans le contraste stendhalien. L'alternance du bonheur et de l'angoisse se fait parfaitement à l'intérieur du sujet amoureux. Ce changement n'est pas l'effet de quelque stimulus extérieur. Si l'on croit, c'est parce qu'il faut croire ; on doute, parce que le doute est possible.

Ainsi par exemple, le fond de stérilité et d'insipidité sont-ils soudain reconnus dans la maîtresse allemande, et «l'on est tout étonné, *un beau soir*, de trouver la satiété où l'on allait chercher le bonheur¹⁷». C'est cette absence de relation stimulus / réponse, correspondance entre l'extérieur et l'intérieur qui a frappé la curiosité de Stendhal, disciple de la philosophie sensualiste du XVIII^e siècle.

Au commencement, une parole ou un signe est nécessaire pour faire surgir l'état de soupçon. Mais après, l'oscillation de l'esprit se fait automatiquement, toute seule, sans l'intervention d'un signe quelconque. Le changement du décor, le divertissement ou le voyage, ne servent à rien comme secours à l'angoisse lors de cette étape. «Que si vous cherchez le bonheur dans des sensations d'un autre genre, votre cœur se refuse à les sentir¹⁸». Pour influencer celui qui aime il faut jouer par la bande¹⁹.

Statut des femmes

Or, pourquoi le doute est-il si inéluctable et insoluble ?

D'abord parce que, comme nous l'avons déjà vu, l'amant stendhalien voit son égale dans sa maîtresse : puisqu'elle n'est pas une femme facile dont tous les comportements s'expliquent par quelque théorie banale.

Ensuite le doute trouve souvent son origine dans la différence

du caractère de l'amour, ou du stade atteint par chacun des amants. Pour celui qui devance l'autre, le retard de ce dernier est naturellement insupportable, fait douter donc sa sincérité.

L'amour de deux personnes qui s'aiment n'est presque jamais le même. L'amour-passion a ses phases durant lesquelles, et tour à tour, l'un des deux aime davantage. Souvent la simple galanterie ou l'amour de vanité répond à l'amour-passion, [...] ²⁰

L'auteur de *De l'Amour* découvre que l'une des plus grandes sources du soupçon provient de la différence de sexe. L'élément principal du premier surgissement de doute dans l'évolution de l'amour est le mensonge féminin.

Une femme se conduit ainsi, soit qu'elle se réveille d'un moment d'ivresse et obéisse à la pudeur, qu'elle tremble d'avoir enfreinte, soit simplement par prudence ou par coquetterie ²¹.

A vingt ans le jeune Beyle attribuait la fausseté des femmes à «l'effet nécessaire d'une contradiction entre les désirs de la nature et les sentiments que, par les lois et la décence, les femmes sont contraintes d'affecter ²²».

Mais les femmes sont plus les victimes du doute que ses bénéficiaires.

Elles risquent infiniment plus que nous, elles ont plus sacrifié à l'amour, elles ont beaucoup moins de moyens de distractions, elles en ont beaucoup moins surtout de vérifier les actions de leurs amants ²³.

La plupart des hommes sollicitent une preuve d'amour qu'ils regardent comme dissipant tous les doutes ; les femmes ne sont pas assez heureuses pour pouvoir trouver une telle preuve ; et il y a ce malheur dans la vie, que ce qui fait la sécurité et le bonheur de l'un des amants fait le danger et presque l'humili-

liation de l'autre²⁴.

Ici l'on entend clairement la voix de l'auteur. Le féminisme stendhalien place la cause de la différence sexuelle dans la convention sociale, arbitraire, mythique sans fondement biologique. Il faut remarquer que le déroulement de sa pensée est parfaitement logique, n'est dérangée par aucun préjugé, ce qui lui permet d'induire la nécessité logique du mensonge chez les femmes.

Stendhal est toujours conscient de cette impossibilité de l'entente mutuelle entre les deux sexes. Ainsi, après une conversation sur la différence de degré de la force amoureuse chez les jeunes et chez les adultes, ce défenseur de l'amour mûr pousse un soupir désespéré :

Cette conversation (Bologne, 9 mars 1820) qui contredit un point qui me semblait si clair, me fait penser de plus en plus qu'un homme ne peut presque rien dire de sensé sur ce qui se passe au fond du cœur d'une femme tendre ; quant à une coquette c'est différent : nous avons aussi des sens et de la vanité²⁵.

Ce dont ce féministe du XIXe siècle accuse le plus les femmes, c'est leur soumission à l'opinion publique, ou plutôt l'opinion qui se prétend générale²⁶.

Grand défaut des femmes, le plus choquant de tous pour un homme un peu digne de ce nom. Le public en fait de sentiments ne s'élève guère qu'à des idées basses, et elles font le public juge suprême de leur vie ; je dis même les plus distinguées, et souvent sans s'en douter, et même en croyant, et disant le contraire²⁷.

L'auteur de *De l'Amour* reconnaît le mensonge comme inévitable chez le beau sexe. Parce qu'il est persuadé que la dissimulation est une conséquence logique du statut social des femmes, il leur

pardonne, en disant que «le jeu n'est pas égal²⁸».

Cette attitude tolérante à l'égard du sexe alors faible, un peu paradoxalement, ne peut que fortifier la méfiance générale de l'amant. Et la conviction que l'autre se dissimule est bien une constatation de l'impossibilité de la communication.

Nullité du signe

On trouve une autre cause du doute inévitable entre les amants dans la conscience de la nullité, l'inefficacité du signe, c'est-à-dire qu'ici aussi il s'agit de l'impossibilité de la communication par des signes concrets.

«En amour tout est signe²⁹», répète Stendhal. Cela signifie entre autre qu'on ne sait pas si ce qu'on voit est un signe ou pas ; «[...] car dans cette passion terrible, *toujours une chose imaginée est une chose existante*³⁰».

Le regard est un exemple typique.

C'est la grande arme de la coquetterie vertueuse. On peut tout dire avec un regard, et cependant on peut toujours nier un regard, car il ne peut pas être répété textuellement³¹.

Le hasard n'existe pas pour l'amant en proie à la suspicion. Les événements créés par le plus pur des hasards deviennent autant de signes voulus aux yeux d'un amant torturé par le doute. «Il n'attribue plus rien au hasard ; il perd le sentiment de la probabilité³²» ; «Un observateur très ému observe mal ; il est injuste envers le hasard³³».

En fait, Stendhal est toujours conscient de l'impossibilité de preuve décisive, en ce qui concerne l'expérience intérieure en général. Ainsi une femme honnête, soupçonnée d'une aventure, se trouve sans recours pour prouver son innocence. Toujours logiquement, Stendhal remarque à sa place : «Que répondre ? Absolument parlant, la chose est possible³⁴». Le résultat est naturellement négatif. On constate encore une fois l'impossibilité du signe visible.

Elle pourrait dire: «Mon caractère jure pour moi, voyez les mœurs de toute ma vie», mais ces choses sont également invisibles, et aux méchants qui ne veulent rien voir et aux sots qui ne peuvent rien voir³⁵.

Mais il est vrai aussi qu'un amant jaloux peut trouver une consolation dans la nullité du signe. Et l'auteur recommande la lecture d'*Othello*.

Si l'on n'a aucune action à faire, et que l'on puisse s'amuser à chercher du soulagement, on trouvera quelque plaisir à lire *Othello*; il fera douter des apparences les plus concluantes³⁶.

Délire de la passion

«On ne saurait trop louer *le naturel*», affirme Stendhal; «C'est la seule coquetterie permise dans une chose aussi sérieuse que l'amour à la Werther³⁷», parce qu'il permet d'exprimer la vérité de l'état d'âme. Mais quand on s'éprend de passion, on perd le naturel.

Tout l'art d'aimer se réduit, ce me semble, à dire exactement ce que le degré d'ivresse du moment comporte, c'est-à-dire, en d'autres termes, à écouter son âme. Il ne faut pas croire que cela soit si facile; un homme qui aime vraiment, quand son ami lui dit des choses qui le rendent heureux, n'a plus la force de parler³⁸.

La conséquence en est qu'une parole forcée choquera la délicatesse féminine.

N'ayant à redouter au monde que la fausseté de leur amant, la moindre petite insincérité de détail, fût-elle la plus innocente du monde, les prive à l'instant de tout bonheur et les jette dans la méfiance³⁹.

Mais plus affreux serait le doute dirigé vers son propre entendement. Et c'est exactement dans l'amour qu'on doit frémir

devant le probable état de déficience de sa propre capacité logique.

Une marque effrayante que la tête se perd, c'est qu'en pensant à quelque petit fait, difficile à observer, vous le voyez blanc, et vous l'interprétez en faveur de votre amour ; un instant après vous vous apercevez qu'en effet il était noir, et vous le trouvez encore concluant en faveur de votre amour⁴⁰.

Vous la voulez tendre, elle est tendre ; ensuite vous la voulez fière comme l'Emilie de Corneille, et quoique ces qualités soient probablement incompatibles, elle paraît à l'instant avec une âme romaine. [...] Dans les autres [passions], les désirs doivent s'accommoder aux froides réalités ; ici ce sont les réalités qui s'empressent de se modeler sur les désirs⁴¹.

Devant un tel phénomène moral, certes on jouit du délice de l'amour ; mais en même temps on n'est pas exempt d'une profonde inquiétude : l'amant est obligé de sentir la folie en lui-même. Le sujet ici est celui qui soupçonne son propre entendement.

L'amant stendhalien doit se dédoubler : celui qui est fou, et celui qui déduit raisonnablement qu'il est fou.

Il est donc naturel qu'il coure après des conseils amicaux, mais toujours en vain.

C'est alors qu'une âme en proie aux incertitudes mortelles sent vivement le besoin d'un ami ; mais pour un amant il n'est plus d'ami. On savait cela à la cour⁴².

Parce que l'ami confident sera jaloux de lui :

Il sait, si ce que vous dites est vrai, que vous avez des plaisirs mille fois au-dessus des siens, et qui vous font mépriser les siens⁴³.

Sortie du doute

Stendhal montre que la seule sortie du doute, mais malheureuse,

survient dans le cas où l'on reçoit de l'objet aimé la parole «performative» au sens austinien⁴⁴ qui dénie catégoriquement l'amour. Il est à noter que, s'il est «performatif», par définition il ne *décrit* pas la vérité d'un état d'âme. L'auteur en donne, ici comme auparavant, l'explication par la cristallisation.

Une des conséquences du principe de la cristallisation, c'est qu'une femme ne doit jamais dire *oui* à l'amant qu'elle a trompé si elle veut jamais faire quelque chose de cet homme. [...]

Se réconcilier avec une maîtresse adorée qui vous a fait une infidélité, c'est se donner à défaire à coups de poignard une cristallisation sans cesse renaissante. Il faut que l'amour meure, et votre cœur sentira avec d'affreux déchirements tous les pas de son agonie⁴⁵.

En ignorant la réalité intérieure de sa maîtresse, le sujet amoureux accorde la première importance à son imagination, dans laquelle l'image du bonheur est détruite par la cristallisation même. Pour sauver un amant malheureux, il ne faut donc pas que «l'ami guérisseur attaque l'amour de front⁴⁶»:

On peut accuser la femme qui se conduit mal avec notre ami d'un défaut physique et ridicule, impossible à vérifier ; si l'amant pouvait vérifier la calomnie, même quand il la trouverait fondée, elle serait rendue dévorable par l'imagination, et bientôt il n'y paraîtrait pas. Il n'y a que l'imagination qui puisse se résister à elle-même ; [...]⁴⁷

Autonomie intérieure

L'amour stendhalien est le lieu privilégié où l'on voit la mort du signe en tant qu'outil de communication directe. Une fois qu'on est tombé amoureux et arrivé à l'état de doute, on ne cesse d'osciller entre l'assurance et le doute, tous les deux sans fondements concrets.

Tout se passe dans l'intériorité du sujet amoureux torturé par des soupçons, incapable de tenir compte des paroles, des signes offerts. La vérité de l'amour n'est pas une *chose* qu'on peut communiquer volontairement, ni un *objet* qu'on reçoit de ce qu'on aime.

Cette vedette de *De l'Amour*, la cristallisation dont on a reproché souvent le caractère illusoire et fictif⁴⁸, n'était-elle pas un autre défi au schéma stimulus / réponse? Elle est un démenti à la correspondance directe entre le mérite visible et le sentiment amoureux. Pour que l'amour naisse, la beauté est parfois nécessaire «comme *enseigne*⁴⁹», mais «l'amant arrive bientôt à trouver belle sa maîtresse telle qu'elle est, sans songer à la *vraie beauté*⁵⁰». Si «la solitude et le loisir» sont «indispensables pour le travail de la cristallisation⁵¹», il est évident que le signe visible n'a aucune place dans l'essence du bonheur de l'amour.

Notes

- 1 «Le plus grand décrypteur de mythes de ce temps nous parle d'amour» (interview du septembre 1977), in *Le grain de la voix*, Seuil, 1981, p. 272.
- 2 Roland Barthes, «Fragments d'un discours amoureux» (interview du mai 1977), in *op. cit.*, p. 269.
- 3 Expression de Remi Bosselaers, «Amour et bonheur», *Stendhal Club* No. 50, 1971, p. 143.
- 4 *De l'Amour*, II, Premier essai de préface, p. 263. Toutes nos citations renvoient à l'édition du Cercle du Bibliophile.
- 5 II, fragments CXLVI, p. 217.
- 6 I, Chapitre XXXIII, p. 165.
- 7 I, Chapitre XXIV, pp. 167-168.
- 8 *Ibid.*
- 9 I, Chapitre II, p. 20.
- 10 *Ibid.*, p. 22.
- 11 *Ibid.*, pp. 22-23.

- 12 I, Chapitre II, pp. 23-24.
- 13 cf. par exemple, *Remarques sur la philosophie de la psychologie I*, Trans-Europ-Repress, 1989, p. 10.
- 14 I, Chapitre III, p. 26.
- 15 «Les paradigmes psychologiques dans l'amour-passion stendhalien», in *Stendhal Club*, No. 51, 1971, p. 195 sq.
- 16 I, Chapitre II, p. 22.
- 17 I, Chapitre XLIV, p. 240. C'est nous qui soulignons.
- 18 I, Chapitre VI, p. 34.
- 19 Voilà pourquoi il faut des stimuli «catalyseurs», qui ne fonctionnent pas comme vrais messages mais travaillent comme stimulants pour l'esprit méfiant. Ils abondent, par exemple, dans *Armance*, le premier roman de Stendhal, publié cinq ans après la parution de *De l'Amour*. Sur ce point, voir notre «*Armance* ou la construction oblique» in *Gallia* No. 28, 1988.
- 20 I, Chapitre XXXVI, p. 182.
- 21 I, Chapitre II, pp. 22-23.
- 22 II, «Du caractère des femmes françaises», p. 370.
- 23 I, Chapitre XXXVII, p. 185.
- 24 I, Chapitre VIII, p. 44.
- 25 I, Chapitre VIII, p. 43.
- 26 Il va sans dire que, derrière cette remarque il se souvient amèrement de madame Traversi qui l'a calomnié auprès de Métilde, sa Dulcinée. Mais il faut prendre garde à porter intérêt excessif aux faits biographiques, qui ont souvent fait perdre de vue l'authenticité de la curiosité théorique chez Stendhal.
- 27 II, fragment IX, p. 143.
- 28 I, Chapitre XXVI, p. 112.
- 29 I, Chapitre XXVI, p. 118. Aussi I, Chapitre XXXIX ter, p. 212.
- 30 I, Chapitre XXXIV, p. 167.
- 31 I, Chapitre XXVII, p. 123.
- 32 I, Chapitre XII, p. 56.
- 33 I, Chapitre XXXIV, p. 170.
- 34 II, fragment 30, p. 151.
- 35 *Ibid.*

- 36 I, Chapitre XXXV, p. 177.
- 37 I, Chapitre XXXII, p. 159.
- 38 *Ibid.*
- 39 *Ibid.*, p. 160.
- 40 I, Chapitre XII, p. 57.
- 41 *Ibid.*, p. 55.
- 42 *Ibid.*, p. 57.
- 43 I, Chapitre XXXIV, p. 167.
- 44 cf. *Quand dire, c'est faire*, Seuil, 1970.
- 45 I, Chapitre XXXVI, p. 184.
- 46 I, Chapitre XXXIX ter, p. 211.
- 47 *Ibid.*, p. 213.
- 48 Notamment, Ortega y Gasset, *L'Amour chez Stendhal in La Table Ronde*, juillet 1949.
- 49 I, Chapitre X, p. 51.
- 50 *Ibid.*, p. 50.
- 51 I, Chapitre XIII p. 61.

(Assistant, Faculté des Lettres)